

les conditions avaient une prédilection marquée pour ceux de ces ouvrages qui étaient peints. Les couleurs en étaient si vives et si durables, les fleurs, les oiseaux, y étaient rendus avec tant de vérité, qu'on croyait voir les objets mêmes. Des substances très-variées devaient être employées pour arriver à ces grands effets. On en ignore le nombre et la qualité. Il est seulement connu qu'on y faisait un grand usage de l'indigo, qui depuis deux siècles est cultivé avec tant de succès dans le nouveau monde, et de la gomme laque, dont la possession exclusive est restée à l'Asie.

L'architecture n'entraîne pour rien dans les bâtimens civils et domestiques des anciens Indiens. Leurs maisons, dans les villes comme à la campagne, n'étaient construites que de planches, que de joncs entrelacés, que de boue durcie au soleil, toutes également couvertes de chaume; et la demeure des hommes puissans ne différait que peu de celles des gens du commun. On se forme d'autres idées à la vue des forteresses qui furent élevées dans l'Indostan aux siècles les plus reculés, et à des époques où cette belle région était vraisemblablement en proie à l'horreur des guerres civiles. Plusieurs de ces places, celles surtout qui avaient été bâties sur des hauteurs ou sur des montagnes presque inaccessibles, ont triomphé des ravages du temps. De l'aveu des bons connaisseurs, elles présentent encore un front redoutable. Cependant ces édifices, quoique très-imposans, étaient bien

inférieurs à ceux qui avaient pour objet le culte. Les premières pagodes furent creusées dans le roc. On en voit de très-étendues, de très-profondes à Salsette, à Éléphanta, et sur le continent, dans des montagnes plus ou moins éloignées de ces petites îles du Malabar. Combien il fallut de temps, et combien de bras pour ces prodigieuses excavations! Ces travaux parurent toujours si fort au-dessus des forces de l'homme, que les Indiens ne cessèrent jamais de les attribuer à des intelligences d'un ordre supérieur. A ces sombres cavernes placées à une trop grande distance les unes des autres pour satisfaire à la dévotion des peuples, succédèrent, dans toutes les provinces, des temples de forme pyramidale, qui ne recevaient une faible lumière que par la porte. L'habitude originairement contractée de célébrer les mystères sacrés dans l'obscurité empêcha d'y ouvrir des fenêtres. Vint enfin le temps où ces monumens religieux devaient acquérir de la grandeur, de la majesté, de la magnificence. La sculpture y rendit en relief les animaux, les hommes et les dieux, comme dans les premiers âges, mais avec un succès bien plus décidé. Sans approcher de la perfection où arrivèrent depuis les Grecs, les artistes de l'Indostan prouvèrent qu'ils n'étaient pas sans quelque goût et sans quelque talent.

On ignorait, il y a quelques années, si l'Indostan avait anciennement produit quelque ouvrage de génie digne d'occuper la postérité. A ces époques

viii.  
Religion,  
gouvernement, juris-  
prudence,

dans cette contrée comme ailleurs, de petits états. D'autres ont acquis des propriétés très-bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Les grands chemins sont souvent le théâtre de leurs brigandages. De là vient qu'il n'y a pas de voyageur prudent qui ne se fasse escorter par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paie pour ce service se laisseraient plutôt poignarder que de survivre à l'étranger qui aurait acheté leur protection. S'ils trahissaient cette confiance, leurs plus proches parens les mettraient en pièces. Les kétheris du nord et des montagnes ont une force, une audace, une intrépidité que le climat paraît avoir refusées à ceux des plaines et du midi. La religion leur permet à tous de manger de la viande; et cet aliment les fait vivre plus long-temps, dit-on, que les autres Indiens, qui ne se nourrissent que de végétaux.

Après avoir pourvu à l'instruction et à la sûreté de la nation, il fallait s'occuper de ses plus pressans besoins. C'est ce que fit le législateur en établissant une troisième caste, celle des marchands et des laboureurs.

Dans une région où dès l'origine tout fut bien ou mal combiné, le commerce dut avoir ses lois et ses réglemens. Ni l'ensemble, ni les détails n'en sont venus jusqu'à nous. Cet objet, comme mille autres, s'est constamment refusé aux recherches les plus profondes et les plus savantes. Mais, comme chez ces peuples les usages les plus importans et

les plus frivoles ont été également immobiles, on peut, on doit conjecturer que les productions de la terre, que les ouvrages de l'industrie, que la circulation des métaux s'y répandirent anciennement de la même manière que de nos jours.

Entre les banians, quelques-uns sont banquiers, d'autres négocians. Plusieurs exercent les deux professions. Ce sont les hommes les plus intelligens, les plus actifs, les plus déliés, les plus riches de l'empire. Ils règlent le cours du change et le prix de toutes choses. Par leur ministère, vous envoyez vos effets, vous transportez vos personnes, vous faites vos recettes et vos paiemens d'une extrémité de l'Indostan à l'autre. Leur réputation de probité fut long-temps intacte. Beaucoup ont étrangement dégénéré. Aucune passion ne les détourne de leurs intérêts, aucune considération ne leur fait franchir les bornes qu'ils s'étaient prescrites.

Durant une longue suite de siècles, les affaires furent vives et suivies. La tyrannie des Mogols les accrut encore, parce que les tributs énormes qu'ils exigeaient leur permettaient de multiplier et de varier leurs jouissances. Peu d'entre ces orgueilleux musulmans se livrèrent au négoce, et il resta presque entièrement aux gentils, que leur éducation, leur expérience et leurs habitudes y rendaient plus propres. L'anarchie a depuis beaucoup diminué la circulation des denrées et des marchandises. Les caravanes ont été souvent arrêtées,

vexées et pillées sur les frontières des petits états qui s'étaient formés des débris de l'empire. Si le vide qui se faisait dans le commerce intérieur a été rempli par l'augmentation qu'acquerrait le commerce maritime, le dédommagement a été moins pour les Indiens que pour les Européens, principalement auteurs de cette nouvelle révolution.

Les paiemens un peu considérables se font tous dans l'Indostan avec des roupies d'or, avec des roupies d'argent. Elles portent le nom de l'empereur régnant, et du lieu où elles ont été fabriquées. Comme il n'y a guère de grande ville ni de raja qui n'aient le droit de battre monnaie, les espèces diffèrent beaucoup par le poids et par le titre. Dans les marchés de peu d'importance, on se sert de passas, pièces de cuivre imparfaitement rondes; elles ne portent aucune marque qui détermine leur valeur. Au-dessous sont les cauris, petits coquillages des Maldives, qui se perdent, qui se détruisent, et qu'il faut souvent renouveler.

Admis à la même classe que les marchands, les laboureurs se montraient dignes de la plus haute estime. La vertu de ces hommes si nécessaires était simple, modeste et soutenue, comme elle le sera partout lorsqu'ils ne seront ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Autant qu'on en peut juger, ils avaient associé de bonne heure les animaux à leur travail; ils avaient perfectionné les instrumens de leur agriculture. Leur usage était de partager leurs champs en carrés de douze à

quinze pieds. Cette symétrie offrait un coup-d'œil ravissant lorsque les grains commençaient à pousser et que la terre se couvrait de verdure. La plupart des carrés étaient entourés de petits canaux que remplissaient des étangs, des eaux courantes, ou des puits creusés dans le voisinage. Il reste encore quelques vestiges de cette industrie dans les faibles districts soumis immédiatement aux princes indiens. Mais rien n'est aussi affligeant que l'aspect des provinces gouvernées par des nababs, par des soubabs tartares. Tout y décèle l'extrême misère des agriculteurs. La plupart sont nus; leurs maisons, de boue et de chaume, sont si basses, qu'on ne saurait s'y tenir debout. Ils couchent à terre, et n'ont pour meubles que quelques grossières poteries. Le riz grillé ou cuit à l'eau fait toute leur nourriture.

La législation crut pouvoir réunir sans inconvénient dans la quatrième caste toutes les professions regardées comme mécaniques, tous les hommes dont les occupations exigent plus de force, d'assiduité et d'expérience que de méditation. Les tisserans formèrent toujours la partie la plus intéressante et la plus nombreuse de cette dernière classe.

Les quatre castes ont des lois générales qui leur défendent de se marier, d'habiter, de manger ensemble. Chacune a des lois particulières, analogues à ses devoirs, relatives à sa conservation. Toutes sont plus ou moins divisées en classes

supérieures et en classes inférieures, sans que cette distinction prive aucun individu des droits de sa caste. Un brame, par exemple, du troisième ou quatrième ordre sera toujours brame pour les autres castes. Il n'éprouvera le désagrément de la subordination que dans la sienne.

Des institutions qui défendent aux castes et aux subdivisions des castes la moindre communication dans les usages les plus ordinaires de la vie, qui font regarder un attouchement, même involontaire, comme une souillure, doivent empoisonner les jours des Indiens, quelque superstitieux qu'on les suppose. Il faut que leurs actions soient toujours incertaines et toujours contraintes. Une attention continuelle aux détails les plus puérils les fait tomber nécessairement dans un abrutissement entier. Jamais leur esprit ne concevra rien de grand, jamais leur cœur ne s'élèvera à rien d'héroïque.

Ces considérations n'ont pas empêché quelques hommes éclairés d'approuver l'établissement des castes. Au lieu, disent-ils, de cette éducation vague et générale que les citoyens reçoivent sur le reste du globe comme s'ils étaient tous appelés aux mêmes fonctions, les Indiens commencent à être dès leurs premiers ans ce qu'ils doivent être le reste de leur vie. On les accoutume de bonne heure aux soins qu'ils auront toujours à remplir. Avec la science de leur profession ils en prennent nécessairement le goût. Appliqués à un seul

objet, nul autre ne les en peut distraire. Formés à leur art dans leur famille et par une longue suite de générations, ils perfectionnent l'héritage de leurs ancêtres. Renfermés dans la sphère de leur état, leur plus grande ambition est de faire honorer leur condition. Les états ne se confondent pas. La subordination est maintenue. Le luxe a des bornes. Les lois ont tout fixé selon les rangs, jusqu'à la qualité des habits, jusqu'aux commodités permises dans la demeure ordinaire et dans les voyages.

Mais l'approbation, bien ou mal accordée par un très-petit nombre de philosophes aux quatre castes dont on a parlé, a été généralement refusée à la cinquième, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples et des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes; et il leur est même défendu de traverser les rues occupées par des brahmines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais seulement pour les autres castes, et ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle, que, si par hasard ils touchaient

quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priverait impunément d'une vie réputée trop vile, pour mériter la protection des lois.

Tel est, même dans les contrées où une domination étrangère a un peu changé les idées, le sort de ces malheureux connus à la côte de Coromandel sous le nom de *parias*. Leur dégradation est bien plus entière encore au Malabar, qui n'a pas été asservi par le Mogol, et où on les appelle *pouliats*.

La plupart y sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils cultivent est une espèce de hutte. Ils s'y réfugient lorsque des cris, toujours poussés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent, et ils répondent sans sortir de leur asile. Ils prennent la même précaution si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque individu que ce puisse être. Le temps leur manque-t-il pour se cacher, ils se prosternent la face contre terre avec toute l'humilité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs; et il tire impitoyablement sur eux lorsque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes. Tout est horrible dans la condition de ces infortunés, jusqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus pressans besoins. A l'entrée de la nuit ils sortent en troupes plus ou moins

nombreuses de leur retraite; ils dirigent leurs pas vers le marché, et poussent des rugissemens à quelque distance. Les marchands approchent; les pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, et on le dépose dans le lieu même où était compté d'avance l'argent destiné au paiement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra, ils sortent de derrière la haie qui les dérobaît à tous les regards, et enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière si bizarre.

Cet excès d'avilissement où l'on voit plongée une partie considérable d'une nation nombreuse a toujours paru une énigme inexplicable. Les esprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains et sensibles avaient pu réduire leurs propres frères à une condition si abjecte. Oserons-nous hasarder une conjecture? Des tourmens horribles ou une mort honteuse sont, dans nos gouvernemens à demi barbares, le partage des scélérats qui ont plus ou moins troublé l'ordre de la société. Ne se pourrait-il pas que, dans le doux climat de l'Inde, des lois modérées se fussent bornées à exclure de leurs castes tous les malfaiteurs? Ce châtimement devait paraître suffisant pour arrêter les crimes; et il était certainement le plus convenable dans un pays où l'effusion du sang fut toujours proscrite par la religion et par les mœurs. C'eût été sans doute un grand bien que les enfans n'eussent pas hérité de l'infamie

mœurs et  
usages de  
l'Indostan.

reculées tous les livres, sans exception, étaient composés en sanscrit, langue qui peut-être ne fut jamais vulgaire, ou qui, de temps immémorial, avait du moins cessé de l'être. Elle n'était plus entendue que d'un petit nombre de bramines, qui, par politique, par intérêt, ou par superstition, refusaient opiniâtrément d'en donner l'intelligence. La curiosité active et persévérante de quelques Anglais a triomphé à la fin de cette répugnance, qu'on croyait invincible, et ils ont été initiés dans cet idiome mystérieux. L'un d'eux a traduit l'épisode d'un poème épique, et l'autre un drame entier. On trouve dans ces poésies de grandes beautés et de grands défauts. Il est possible que l'Inde jette un jour un peu de diversité dans notre littérature agréable, comme elle fut autrefois la source des connaissances les plus sublimes.

Ce ne fut qu'après avoir appris des Indiens ce que la logique, la métaphysique, la morale, la physique, l'algèbre, l'astronomie et la religion, ont de plus séduisant, de plus probable ou de plus vrai, que les Grecs se virent en état de devenir les maîtres des nations. Révoquer en doute un fait si bien constaté par ceux-là mêmes qui avaient le plus d'intérêt à le faire oublier, c'est pousser beaucoup trop loin le scepticisme. Conclusion, comme on se le permet, de l'ineptie actuelle des Indiens qu'ils n'eurent jamais des lumières, c'est croire à la stabilité des choses;

assertion démentie par chaque page de l'histoire.

Un philosophe moderne, qui pense très-sagement que l'homme, que les essais de sa raison, que le développement de ses facultés, que la marche de ses découvertes ont un tout autre intérêt que les ravages des conquérans ou les révolutions opérées par la politique, ce philosophe, après les recherches les plus suivies, a soupçonné que les connaissances dont les anciens et les modernes ont fait tant d'honneur à l'Inde n'en étaient pas originaires, et y avaient été seulement transplantées. Il ne peut se persuader qu'un peuple qui, de lui-même, se serait élevé si haut, se fût dégradé au point d'adopter les erreurs les plus grossières, les préjugés les plus extravagans, les superstitions les plus révoltantes. Selon son opinion, les bramines, premiers instituteurs de ces contrées, y portèrent d'une région plus ou moins éloignée, à des époques plus ou moins reculées, des principes qui ne purent s'y naturaliser, et qui ne tardèrent pas à se convertir en rêveries, en fables, en allégories analogues à la nature du climat, au caractère de ses habitans.

Le célèbre Robertson s'est depuis occupé de l'état primitif des Indiens, et il a porté dans une discussion si compliquée la circonspection, la sagacité, l'élégance qui lui sont propres. Ces recherches sont trop étrangères à notre sujet pour qu'il nous soit permis de nous y livrer. Nous nous bornerons à quelques lois mêlées de religion et de

jurisprudence, qui n'ont jamais été contestées, et qui depuis une infinité de siècles distinguent les peuples de l'Indostan de toutes les nations du globe.

Depuis l'Indus jusqu'au Gange, les Védam ou les Beths sont la source de toute croyance. Ces livres inspirés et canoniques sont au nombre de quatre. L'idiome dans lequel ils sont écrits ne fut jamais entendu que des bramines. Le seul désir de l'apprendre passerait pour un crime dans les autres castes. Tout prêtre qui se serait prêté à cette profanation serait dégradé, relégué dans la dernière des castes, et son humiliation à jamais perpétuée dans sa famille.

La religion des Indes est divisée en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entre elles de quelques points principaux, et ne disputent point sur les autres. Elles vivent même en paix avec les hommes de toute croyance, parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des prosélytes. Les Indiens admettent rarement les étrangers à leur culte, et c'est toujours avec une extrême répugnance. C'était assez l'esprit des anciennes superstitions. On le trouve chez les Égyptiens, chez les Juifs, chez les Grecs et chez les Romains.

Dans l'Inde, la société fut toujours divisée en castes. Cette institution est antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, et peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuse antiquité des Indiens. Rien ne

paraît plus contraire aux progrès naturels de la société, que cette distinction des classes parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un système réfléchi de législation qui suppose un état de civilisation et de lumières très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cet usage se soit conservé tant de siècles après que le principe et le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux sanctifiés par des idées religieuses.

La différence des castes se remarque au premier coup-d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une ressemblance qu'on ne peut méconnaître. Ce sont les mêmes habitudes, la même taille, le même son de voix, les mêmes agrémens ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs un peu observateurs ont été frappés de cet air de famille.

On compte quatre castes principales, qui ont toutes plus ou moins de ramifications, plus ou moins de subdivisions.

La première est celle des bramines. Pour qu'ils pussent se livrer sans réserve au service des autels, aux réglemens des mœurs, fonctions importantes qui leur furent exclusivement confiées, l'institution primitive les débarrassa de tout soin profane, de toute autorité politique. Ces hommes sacrés furent renommés dans la plus haute antiquité. Ils croyaient à l'unité de Dieu, à l'immortalité de

l'âme, aux peines et aux récompenses futures. Le jeûne, la prière, le silence, la contemplation, étaient les pratiques religieuses qui leur étaient les plus familières. On voyait parmi eux de grandes vertus.

La théologie des bramines ne tarda pas à s'altérer. Au théisme succéda l'idolâtrie. L'Être suprême enfanta trois dieux. Par le premier, il créa le monde ; il le conserve par le second, et se servira du troisième pour le détruire. Le ciel, la terre, les enfers se peuplèrent de puissances intermédiaires. Les rites se multiplièrent avec les superstitions, et les erreurs les plus absurdes firent oublier aux enfans ces sublimes vérités qui avaient fait la gloire et la consolation de leurs ancêtres.

Cette révolution dans les idées eut-elle pour origine l'intérêt du sacerdoce ? ou ne fit-il que se prêter au besoin qu'avaient ses nombreux disciples d'un culte qui parlât continuellement à leurs sens grossiers ? Qui peut le savoir ? Mais tout démontre que la vénération accordée jusqu'alors aux bramines n'éprouva aucune altération dans le bouleversement. Ils continuèrent à être seuls décorés du zennar ou cordon sacré. Leurs décisions sur toutes les matières de dogme ou de discipline furent toujours aveuglément reçues. Leur médiation entre le ciel et la terre resta aussi efficace qu'elle l'avait été. Les trésors des grands et les offrandes de la multitude allèrent se perdre également dans leurs pagodes. Souvent les souverains

allaient consulter ces solitaires, à qui l'on supposait vraisemblablement le secours de l'inspiration, puisqu'on ne pouvait pas leur supposer les lumières de l'expérience.

Des hommages si éclatans ont duré jusqu'à ces derniers temps. Un nombre infini de bramines se sont jetés dans les intrigues des cours mogoles pour y chercher, par des voies plus ou moins criminelles, des richesses ou de l'autorité. Cette avidité et cette ambition les ont rendus suspects à leurs sectateurs. Ils ont cessé de diriger la conscience et la politique de leurs rajass, qu'ils avaient constamment tournés à l'avantage de leur ordre. Ceux d'entre eux qui ont conservé l'esprit des institutions primitives gémissent sur le relâchement arrivé dans les principes, ils gémissent sur les funestes effets qu'il a déjà produits. Ces hommes purs et réfléchis craignent une subversion totale. Quelques-uns même parlent de ce malheur comme d'un événement prochain et inévitable.

Le gouvernement et la défense du pays sont confiés aux kétheris. C'est la seconde caste, ou celle des guerriers. On en trouve partout ; mais ils sont moins nombreux, moins hardis sur les rives de l'Océan que dans le reste du pays. Aussi les Arabes, les Européens, tous ceux qui ont attaqué l'Indostan par les côtes, ont-ils trouvé peu de résistance. Ces soldats sont appelés *Nayrs* dans le Malabar. Ils sont fiers, efféminés et superstitieux. Quelques-uns des plus heureux se sont formés,